VIRGINIE
LOUVET

DOSSIER DE PRESSE

Maravilhosa Natureza

Hommage à Cérès Franco à travers l'œuvre de deux artistes brésiliens des années 1960 : Maria Grauben do Monte Lima et Francisco da Silva

Vernissage : jeudi 12 novembre de 18h à 20h
Exposition : 12-19 novembre 2026 de 11h à 18h
15, rue du Pré aux Clercs
75007 Paris

Contact presse : 0632901020
www.virginielouvet.com

À l'occasion du centenaire de la naissance de Cérès Franco, Virginie Louvet rend hommage à cette galeriste brésilienne à travers une exposition de deux artistes naïfs brésiliens : Maria Grauben et Francisco da Silva.

Cérès Franco, une galeriste sans frontières

Le prénom de Cérès évoque la déesse romaine des moissons et fait écho au portugais *seara*, qui désigne la récolte, le champ cultivé, mais aussi, au sens figuré, un domaine de connaissance ou de création. Une résonance qui semble particulièrement juste pour cette inlassable découvreuse de talents établie à Paris. Toute sa vie durant, elle parcourut les frontières de l'art pour révéler des artistes hors normes, venus de tous les horizons. Au-delà des écoles et des catégories, elle sut reconnaître ce qui les réunissait : une liberté créatrice, une profonde authenticité, et un même goût pour la figuration, la couleur et l'imaginaire. Une quête qui l'a menée du Brésil à la France, en passant par les États-Unis, l'Espagne et le Maroc.

L'intérêt de Cérès Franco pour les artistes dits « naïfs » ou « primitifs » brésiliens ne relève pourtant pas d'un simple goût pour les expressions marginales ou autodidactes. Elle leur reconnaît une place essentielle dans la compréhension de la culture brésilienne. Libérée des académies et des conventions, leur peinture spontanée puise dans les paysages, les croyances, les récits populaires et l'imaginaire du pays. Elle révèle ainsi un Brésil qui ne se définit pas seulement par ses avant-gardes, mais aussi par la richesse de ses traditions populaires et vernaculaires.

Cette démarche s'inscrit dans l'histoire de la recherche d'une identité artistique brésilienne amorcée par les modernistes des années 1920. Avec le mouvement anthropophage* et le manifeste publié en 1928 par Oswald de Andrade, artistes et intellectuels revendiquent l'appropriation et la réinvention des influences européennes à partir d'un imaginaire proprement brésilien. Les cultures « primitives » deviennent alors des sources essentielles d'inspiration artistique.

Cérès Franco va choisir de donner directement la parole à ces créateurs autodidactes, issus de milieux modestes, qui n'ont fréquenté ni les académies ni les cercles intellectuels du modernisme et dont la peinture naît d'une nécessité intérieure plutôt que d'une théorie ou d'un manifeste. Car pour elle, « le véritable art brésilien, c'est l'art naïf. »

Maria Grauben et Chico da Silva : une autre voie de la modernité brésilienne

Cérès Franco porte un regard singulier sur les artistes naïfs, dont les œuvres constituent un ensemble essentiel de sa collection.

En 1965, elle organise à la galerie Jacques Massol, avec l'aide du collectionneur et marchand d'art brésilien d'origine roumaine Jean Boghici, l'exposition *Huit peintres naïfs brésiliens*, dans laquelle sont présentées entre autres des œuvres de Maria Grauben et de Chico da Silva. La préface du catalogue est signée par le critique d'art Jean Chassaigne, qui deviendra quelques années plus tard directeur du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. A travers cette exposition, la galeriste élargit le champ de l'art brésilien et défend une conception de la modernité qui ne se limite pas aux avant-gardes.

Maravilhosa Natureza remet en lumière son regard précurseur porté sur des artistes naïfs brésiliens longtemps restés en marge des circuits officiels. L'exposition présente deux figures originaires de l'État du Céara. Autodidactes, Maria Grauben et Chico da Silva développent tous deux chacun un langage singulier : une flore foisonnante pour l'une, un bestiaire fantastique pour l'autre.

À propos de Maria Grauben, Chassaigne écrit :

« D'autres sont une illumination. Une femme comme Grauben, venue d'une lointaine province du Nord, après une existence obscure de petit fonctionnaire, découvre la peinture à 70 ans, malade, presque infirme, et c'est un éblouissement. Le flot monte en elle et sa prolifération ne s'arrête plus. Un rythme d'ensemble emporte les détails répétés jusqu'à la hantise. Les mêmes éléments s'exaltent pour devenir tour à tour feuilles, fleurs, ailes de papillons, parcelle de lumière miroitante. »

Il s'enthousiasme également pour le travail de l'artiste aborigène :

« Le sang indien qui bat dans les veines de Francisco Da Silva l'entraîne dans une sorte de transposition totémique. Ses oiseaux étincelants, ses insectes immenses retrouvent l'ordre complexe des dessins de sable ou des ornements de plumes (...) mais chez lui ils gardent un emportement violent et coloré. »
Plutôt que d'« art naïf », il faudrait donc, pour reprendre les propos du critique d'art, parler d'un « art émerveillé et spontané. »

L'ensemble des œuvres de ces deux artistes que l'on pourrait qualifier de primitivistes modernes fait résonner une mémoire populaire, nourrie

d'imaginaires multiples et d'une liberté créatrice profondément enracinée dans ce pays-continent, riche de métissages culturels et d'identités plurielles, auquel Cérès Franco était si profondément attachée.

* Le mouvement anthropophage est un courant artistique brésilien né à la fin des années 1920, dans le contexte du modernisme. Inspiré par le *Manifeste anthropophage* d'Oswald de Andrade, il défend l'idée de s'approprier et d'assimiler les influences étrangères, notamment européennes, plutôt que de les rejeter. Cette « anthropophagie » culturelle permet de transformer ces influences pour construire une identité brésilienne et latino-américaine originale.

BIOGRAPHIES

Maria Grauben (1889–1972) est née à Iguatu, dans l'Etat du Ceará en 1889. En 1908 elle s'installe à Rio de Janeiro. Elle mène d'abord une vie indépendante et anticonformiste, travaillant notamment dans la presse et au ministère des Finances, à une époque où la société brésilienne restait encore profondément marquée par des normes patriarcales.

Elle ne commence la peinture qu'à l'âge de soixante-dix ans, inspirée notamment par la lumière et la vue qu'elle observe depuis son appartement de Rio de Janeiro. Encouragée par le peintre Ivan Serpa, elle fréquente les cours du Musée d'Art Moderne de Rio de Janeiro. Sa peinture se caractérise par une approche très libre du paysage. Plutôt que de reproduire fidèlement le monde visible, Grauben crée des paysages imaginaires dans lesquels la nature est transfigurée par la couleur et la lumière. Ses compositions reposent sur une multitude de petites touches picturales qui fragmentent la surface et produisent des effets de vibration lumineuse. Les formes semblent ainsi se fondre dans un espace où le réel et l'imaginaire se mêlent.

Souvent rapprochée de l'art naïf aux côtés d'artistes comme Grandma Moses ou Séraphine de Senlis, Maria Grauben s'en distingue par l'importance accordée à la couleur, à la lumière et à la touche. Le critique Mário Pedrosa soulignait la dimension foisonnante et lumineuse de sa peinture, tandis que Walmir Ayala rapprochait son œuvre du néo-impressionnisme.

Malgré une carrière relativement brève, qui s'étend sur un peu plus d'une décennie, Grauben réalise près de trois mille peintures, témoignant d'une activité artistique particulièrement féconde. Elle expose au Brésil et à l'étranger, notamment à la Biennale de São Paulo, à Paris et au Musée d'Art Moderne de Rio de Janeiro.

Ses œuvres sont aujourd'hui conservées dans plusieurs collections publiques et privées au Brésil et en France, notamment au MAM Rio, au Musée National des Beaux-Arts de Rio de Janeiro, au Musée international d'Art naïf Anatole Jakovsky à Nice, ainsi que dans la collection Cérès Franco, à Montolieu, en France.

Francisco da Silva (vers 1910–1985) est né dans les années 1910. Sa mère avait quitté le Ceará pour l'Acre, où elle travaillait dans l'exploitation du caoutchouc. Les premières années de Chico se déroulent ainsi au contact de la forêt amazonienne, de ses récits, de ses croyances et de ses puissances imaginaires.

Vers 1940, sa famille s'installe à Fortaleza, dans le Ceará dans le quartier de Pirambu. Chico commence alors à peindre sur les murs de la Praia Formosa, Sans formation académique, il développe un langage immédiatement reconnaissable : animaux fabuleux, oiseaux, serpents et créatures hybrides peuplent des compositions où la frontière entre le réel et l'imaginaire semble constamment se déplacer.

La rencontre avec Jean-Pierre Chabloz, peintre et critique suisse, contribue à faire connaître son travail dans les milieux artistiques brésiliens et internationaux. L'artiste passe progressivement des murs chaulés des cabanes de pêcheurs au papier et abandonne charbon, craie et éclats de brique pour la gouache, tandis que son œuvre est présentée dans des expositions au Brésil et à l'étranger, jusqu'à sa participation à la Biennale de Venise en 1966. Mais cette reconnaissance s'accompagne aussi d'une construction de l'artiste comme figure « primitive » ou « naïve », révélatrice des regards académiques et coloniaux qui ont longtemps façonné la réception des productions issues des marges de l'histoire de l'art.

La puissance d'invention de Chico da Silva se manifeste à travers un langage qui lui est propre. Resté analphabète toute sa vie, il développe un univers peuplé de créatures échappant aux catégories établies. Entre animal et

humain, ses figures évoluent dans une cosmologie où le merveilleux permet de penser un monde en perpétuelle mutation. La bouche, motif récurrent de son œuvre, incarne particulièrement cette dynamique : elle menace, dévore, absorbe et donne naissance à de nouvelles formes.

Mort à Fortaleza en 1985, dans la pauvreté, la redécouverte dans les années 2000 de cet artiste permet de déplacer ce regard : au-delà de la figure du « peintre primitif » ou du « génie exotique », apparaît un artiste dont la peinture invente ses propres mondes. De Denilson Baniwa à Jaider Esbell, de nombreux artistes se sont depuis revendiqués de son influence.

Ses œuvres font partie entre autres, des collections de la Tate Modern, Londres, Angleterre, du Rollins Museum of Art, Winter Park, Floride, Etats-Unis, du Denver Art Museum, Etats-Unis, du El Museo del Barrio, New York, Etats-Unis, du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Suisse, du Musée d'art Naif Anatole Jakovsky à Nice et de la Collection Cérès Franco, à Montolieu, France, ainsi que du MAUC – Museu de Arte da Universidade Federal do Ceará, Fortaleza, de la Pinacoteca do Ceará, Fortaleza, du MASP, São Paulo, au MAM-SP, São Paulo, du MAC USP, São Paulo, du MAM Rio, Rio de Janeiro, du MAR – Museum de Arte do Rio, Rio de Janeiro et du Museu de Arte de Belém, Belém, au Brésil.

Portrait de Cérès Franco par Corneille

Cérès Franco (1926–2021) est née à Bagé, dans le sud du Brésil. Elle part aux États-Unis en 1948 pour étudier l'histoire de l'art à Columbia et à la New School de New York. Elle s'installe à Paris au début des années 1950, où elle devient critique d'art et commissaire d'exposition. Elle va très vite s'intéresser particulièrement aux artistes en marge des courants dominants. En 1962, Cérès Franco organise sa première exposition, *L'Œil de Bœuf*, consacrée à des œuvres de formats ronds ou ovales. En 1972, elle ouvre à Paris la galerie *L'Œil de Bœuf,* où elle défend pendant plus de vingt ans des artistes de la Nouvelle Figuration, de l'Art Brut, de l'art naïf, du mouvement CoBrA et de l'art singulier. Parallèlement à sa carrière de galeriste, elle va constituer une immense collection de plus de 1 700 œuvres, avec une place importante accordée aux artistes brésiliens. Sa collection est aujourd'hui présentée à la Coopérative-Musée Cérès Franco à Montolieu, qui vient de rouvrir après quatre ans de travaux, dans l'Aude.

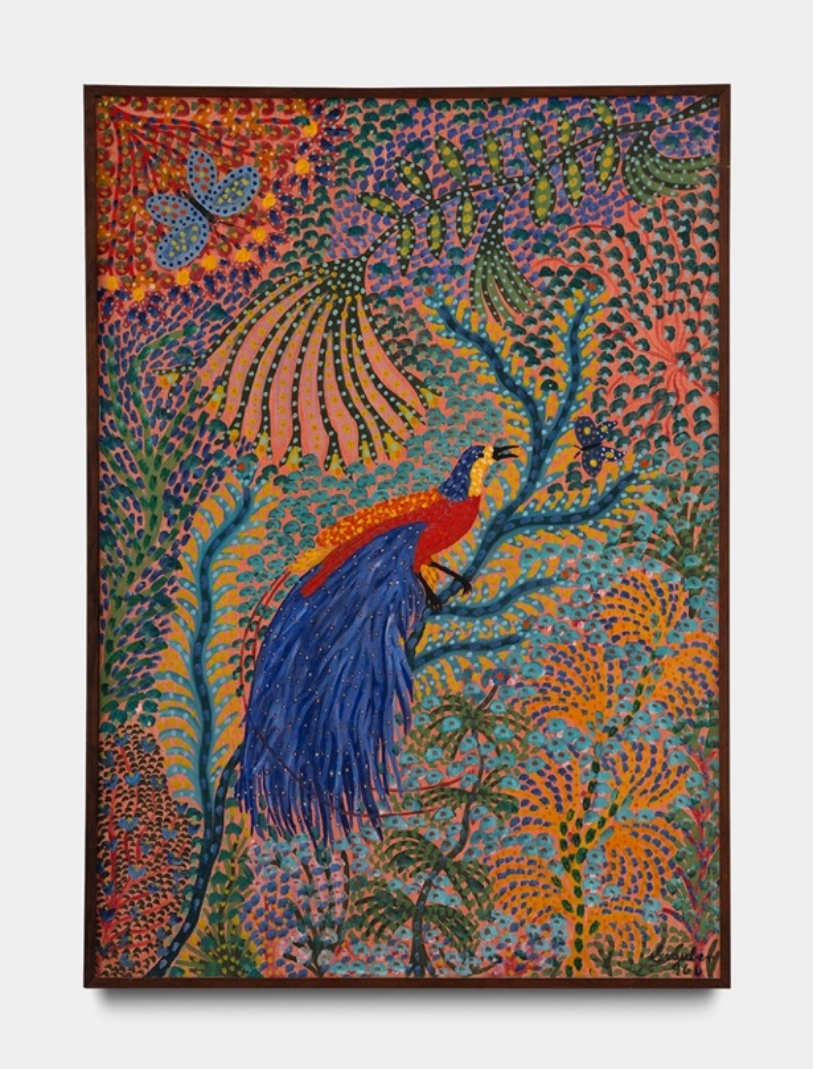
VIRGINIE
LOUVET

VISUELS

Francisco DA SILVA dit Chico DA SILVA (1910-1985)
Crapaud et héron, 1965
Gouache sur papier
Signée en bas à droite
56 x 77 cm
Provenance : collection Cérès Franco

Maria Grauben do Monte Lima dite Maria GRAUBEN (1889-1972)
Passano, borboletas e flores, 1966
Huile sur toile
Signée et datée en bas à droite
70 x 50 cm
Provenance : collection Cérès Franco

Francisco DA SILVA dit Chico DA SILVA (1910-1985)
Faune marine, 1965
Gouache sur papier
Signée et datée en bas à droite. 56 x 77 cm
Provenance : collection Cérès Franco



Maria Grauben do Monte Lima dite Maria GRAUBEN (1889-1972)
Sans titre, 1966
Huile sur toile
Signée et datée en bas à droite
69,5 x 40,5 cm